

travers le désert; et ainsi le débaucheur et le tiri prendront place dans les légendes de l'Arabie, et peut-être finiront-ils par y être adorés comme à Paris, sous l'invocation de saint Musard.

Tandis qu'on danse et qu'on s'amuse de si grand cœur à Paris et en Arabie, la cour d'assises fonctionne toujours; une nouvelle bande d'industriels siège depuis quelques jours sur ses bancs, et y donne un spectacle auquel les précédentes représentations dont nous avons rendu compte, n'ont rien de son intérêt et de sa singularité; et en effet, dans ce long drame de bandits qui se déroule, depuis un an, devant la justice, et à peu près de mois en mois, chaque acte, qui est une pièce entière, a son caractère particulier et sa physionomie; le crime est varié dans ses combinaisons, les figures ne se ressemblent pas et évitent de tomber dans la monotonie.

La *fournée* qui a comparu le mois dernier devant les juges se composait de hideux malfaiteurs sortis des antres les plus immondes, et portant, sur leur visage et dans leur costume, les marques de la dégradation de leur âme et de l'horrible vie qu'ils pratiquaient; ceux-ci, tout au contraire, sont des hommes qui passaient pour des *gens comme il faut*. Les uns sont vêtus avec une sorte d'élégance; les autres s'expriment avec un choix de mots et une facilité qui annoncent une certaine éducation; il y en a un, Emile Masson, qui a commencé sa vie par des études libérales, et se défend avec l'adresse, l'à-propos et un bonheur d'expression que ne désavouerait pas un avocat en crédit. C'est que, pour la plupart, ces malheureux ne sont point partis de l'ignorance, de l'abrutissement et de la misère pour aller au crime, comme ceux qui les avaient précédés à cette place redoutable où le juge leur demande compte aujourd'hui de leur vie perdue; ils avaient assez d'éducation et d'intelligence pour distinguer le bien du mal; ils avaient assez de ressources honnêtes pour se défendre contre les tentations coupables. Mais le vice les conduisit au désordre, et le désordre a fait le reste. Cette bande, à cause de la supériorité de ses manières sur les autres bandes de malfaiteurs, à cause des apparences mondaines qui la distinguent de la plupart des habitués de cour d'assises, est appelée la bande des habits noirs. C'est une sorte d'aristocratie dans le vol.

Pernet et Mack en sont les deux personnages principaux. Pernet est le dénonciateur, c'est lui qui a mis la justice sur la piste de ses complices. Pernet a toutes les manières d'un homme qui a vécu dans le monde; quand M. le président l'interroge, il se lève avec l'aplomb et l'assurance d'un discours habitué à manier la parole, prend des poses et frappe sur la barre par un geste animé, à la manière des orateurs de tribune. Pernet ne dissimule rien; il raconte sa vie et celle de ses complices avec une clarté, une précision, un amour de la description et du détail qui ne laissent rien à désirer; on dirait qu'il prend plaisir à s'écouter lui-même, et que, comme un vieux guerrier, tombé aux mains de l'ennemi, terrassé et vaincu, sentant que tout est fini pour lui, il se complait à redire ses campagnes passées; pour se consoler de ses défaites présentes. Voici du reste un échantillon du style cynique de Pernet et de la manière dont il fait lui-même son épopée: "En 1821, nous fréquentions, dit-il, Mack, les autres et moi, une maison de jeu, un bouge, tenu par madame Hambourg, lieu hanté par tout ce qu'il y avait d'escrocs, de voleurs et de voleuses à Paris."

Une vie ainsi commencée en 1821, que doit-elle être en 1844? Aussi Pernet, à compter de cet horrible début, accumule-t-il vol sur vol, débauche sur débauche, honte sur honte;

il se vante d'être l'inventeur du vol appelé le *charriage* (le vol à l'américaine), et peu s'en faut qu'il se plaigne de ce que les maladroits lui ont pris son brevet d'invention pour le compromettre... "Le *charriage*, s'écrie-t-il, était bon de mon temps, mais on l'a bien gâté depuis; c'est un *genre* à peu près usé."

Mack, cependant, s'associa à Pernet. "Je veux faire des affaires avec toi, lui dit-il dans un jour d'expansion et de confiance; mais je te préviens moi, que je ne feai que des *volés mûris*." Mack, en effet, était la forte tête de l'association, la tête *pensante*. Il méditait avec profondeur et exécutait avec habileté; aussi jouissait-il d'une *excellente réputation*, et Pernet en conclut qu'il pouvait *travailler en conscience* avec lui.

Il y avait un père Rivoiron qui était chargé de *chercher les affaires*, une sorte de commis-voyageurs; il y avait une vieille femme, Marie-Magdeleine, qui tenait l'emploi de *limier*, et suivait à la trace le gibier qu'on traquait et qu'on voulait dévaliser. — Pernet répond au substitut du procureur du roi qui veut le mettre en contradiction sur une date: "Mon Dieu, monsieur le procureur du roi, j'ai fait comme tant d'autres *négociants*, je n'ai pas porté exactement toutes mes *affaires* sur mes livres."

Mack est un homme de haute taille; il est entièrement vêtu de noir, comme un magistrat. Mack était très-connu dans le commerce des modes; il a exploité plusieurs établissements de ce genre: l'un à l'hôtel Meurice, l'autre dans la rue Vivienne. Mack a été la plupart des vols qui ont été exécutés par sa bande. Il ne ménageait pas plus ses amis que les étrangers; plusieurs négociants en soie avec lesquels il était en relation pour son commerce de modes, ont été dépouillés par lui ou sur son ordre; du reste, Mack était un homme à *vastes entreprises*; il avait détourné Pernet du *charriage* en lui disant que c'était trop *peu de chose* pour un homme tel que lui; il lui apprit à *travailler en grand*. Plusieurs des vols commis par Mack sont très-considérables: le principal, celui dont M. Tegot, joaillier au Palais-Royal, fut victime il y a six ans, s'élève à la somme de 135,000 francs. Mack, pour sa part de *général en chef*, en eut 40,000. Viennent ensuite des *expéditions* de 10,000, de 20,000, de 30,000 fr.

Nous ne pousserons pas plus loin le récit de ces infamies. Le dégoût nous gagne, et nous n'aimons pas rester longtemps dans cette atmosphère pestilentielle et fétide. D'ailleurs, de détails on détails de peintures en peintures, nous finirions par arriver à ces plaies repoussantes que révèlent tous les procès de ce genre, à ces abominables spéculations sur les passions les plus honteuses: cloaque infect où la justice doit plonger le regard, parce que la vérité est obligée de tout entendre, de tout voir et de suivre le crime dans ses replis les plus tortueux et les plus immondes. Mais nous, à qui ce terrible devoir n'est point imposé, nous détournons les yeux et nous nous taisons.

Que sont les comédies et les drames *inventés* à côté de ces comédies et de ces drames réels que la cour d'assises représente tous les jours. Aussi nous garderons-nous bien de mettre *Inès*, drame en cinq actes, joué l'autre jour à l'Odéon, en comparaison avec ce drame de la *bande des habits noirs*. Il est clair que tout le désavantage serait de son côté. *Inès*, en effet, n'offre rien qui ne soit connu depuis longtemps dans les annales dramatiques: *Inès* est une femme jalouse; quoi de plus ordinaire? Sa jalousie la pousse à la vengeance contre son mari; quoi de plus vulgaire? Elle surprend des lettres qui compromettent la vie de l'infidèle, et ces lettres elle les livre à son ennemi mortel; quel drame et quel mélodrame n'en a pas fait

cent fois autant! L'ennemi mortel profite de la circonstance pour perdre le pauvre diable de mari; quoi de plus prévu? On l'arrête, on le juge, on le condamne à mort; quoi de plus simple? La femme jalouse se repent; quoi de moins neuf? On court après la grâce du condamné; quoi de plus vieux? La grâce arrive trop tard, et le mari est décapité; qui ne sait cela depuis longtemps?

L'auteur est M. Carlos d'Algarra, un jeune Espagnol réfugié; ou plutôt M. Carlos d'Algarra est ici moins auteur que traducteur; l'ouvrage est réellement de Navarette, jeune écrivain dramatique de vingt-huit ans, dont la fécondité obtient des succès en Espagne; M. Carlos d'Algarra n'a guère fait que traduire *la chose* en français un peu espagnol, et l'arranger de son mieux pour notre parterre. M. Carlos d'Algarra a réussi; comme il est réfugié et que ce drame, moitié Navarette et moitié d'Algarra, offre quelques scènes vives et dramatiques, le public a bien fait de donner son bravo hospitalier.

L'Académie française n'en fut pas fâchée pour le début de l'année; la réception de M. Saint Marc Girardin a eu lieu avant hier; nous en rendrons compte dans le prochain numéro; MM. Mérimée et Sainte-Beuve viendront peu de temps après M. Saint-Mur, au mois de février, s'asseoir dans le sacré cénacle. Voilà qui est bien; trois académiciens entrent; mais quand en sortira-t-il? Je vois d'ici une foule de poètes et de prosateurs affamés qui font le pied de grue sur le pont des Arts, et regardent du côté de l'Académie, si la porte s'entr'ouvre enfin pour laisser passer un immortel mort, et donner aux vivants qui attendent le plaisir d'entrer et d'avoir, à leur tour, leur part de la même immortalité.

La Chronique du Charivari.

POLKAS DE COUR ET MAZURKAS OFFICIELLES.

Février, 1845.

Les soirées et les bals officiels sont à l'ordre du jour. En attendant qu'il entre lui-même en danse, le budget fait partout danser.

Commençons par les bals qu'administre M. Montalivet. A tout seigneur tout honneur.

Le *Journal des Débats* s'est constitué, comme d'ordinaire, l'historiographe enthousiaste du raout dansant qui a eu lieu mardi dernier au Château. La feuille Bertin a célébré de même les bals du directoire, ceux de l'empire et ceux de la restauration. Il a des chants pour l'argent comme pour le principe de toutes les dynasties.

Il nous apprend, entre autres révélations mirobolantes, que les chefs arabes, qui n'ont jamais vu que les campemens du désert et les luttes bédouines, ont été éblouis de l'éclat de cette fête. Possible; mais en tout cas l'éloge est assez mince.

Le *Journal des Débats* rapporte même, à ce propos, un madrigal commis par l'un d'eux, le poète de la troupe, que le contact des Lidières, des Vatout et autres troubadours officiels avait probablement affadi.

A l'aspect des Montespan et des Pompadour de la cour citoyenne, l'Arabe aurait dit à l'interprète, M. Roche: "Vous n'aviez pas besoin d'embarquer tant de soldats pour nous soumettre; il vous aurait suffi d'envoyer la moitié de ces dames pour faire la conquête de notre pays."

Ma foi! c'est fort joli! Nous espérons qu'on va s'empresser de supprimer notre établissement militaire en Algérie, infante-